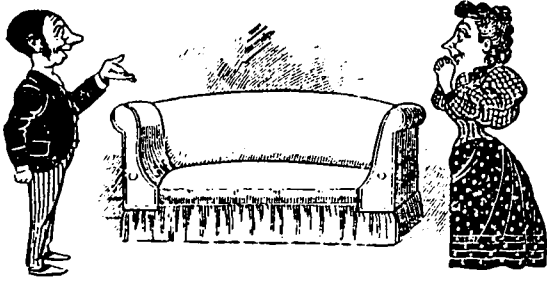


LE SOFA PATENTÉ (CONTE DE LA VIE RÉELLE)



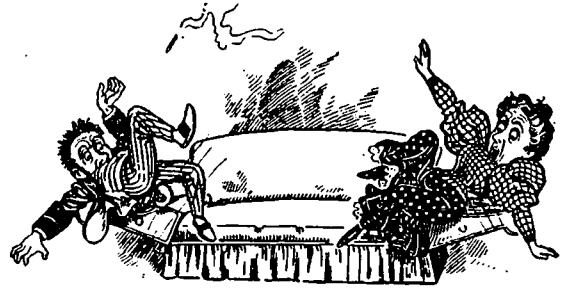
I

Mr Duprogès. — Tu vois, ce sofa, ma chère amie, c'est le dernier mot du progrès ; l'inventeur a commencé cela il y a 10 ans, mais il y est arrivé et je ne regrette pas les \$15 qu'il m'a coûté.



II

Vois comme on est confortablement assis là dedans pour causer en fumant et...



III

...Sapristi ! qui a poussé les ressorts ?

MARS

C'est Mars, aux jours plus longs, glissant dans les vieux chênes
Un sang de renouveau ; sève de charité
Qui fait ouvrir les fleurs et reverdir les plaines,
Puis apprend aux ruisseaux des chants de volupté.
La pluie et les grêlons font une ronde folle
Et viennent inviter les derniers Autans
À parcourir les champs dans une farandole
Pour rire encor avant le retour du Printemps.
Le Printemps est venu ; des fleurs à peine écloses
Soutiennent son beau corps ; puis il ouvre ses yeux,
Sourit, mutine, joue ; alors s'ouvrent les roses,
Lui versant leurs parfums pour qu'il les porte aux cieux.

HENRY VERDUN.

IDÉAL AMOUR

(Pour le SAMEDI)

I

A mademoiselle H. E. S. T.

Il s'appelait Henri. Elle se nommait Berthe. Ils étaient cousins. De bonne heure Henri avait perdu ses parents. Son oncle le comte de Fiercastel, devenu son tuteur, recueillit l'orphelin chez lui.

Elevés ensemble, Berthe et Henri avaient l'un pour l'autre une affection fraternelle. Henri ne pouvait se passer de Berthe et Berthe ne se séparait jamais d'Henri.

Quand l'adolescence, cet âge ouvrier des mystérieux côtés de l'existence et chercheur d'idéal, eut fait vivre en eux leur existence de seize ans, ce sentiment d'affection de frère à sœur changea.

Ils connurent un sentiment nouveau, plus âpre et plus ardent ; ils se surprirent en de longs regards, les yeux dans les yeux. Leurs mains invisiblement se cherchèrent à chaque rencontre et en un enlacement prolongé, finissant comme à regret, ils comprirent leur mutuel amour. Leur idéal devint de traverser la vie côte à côte, la main dans la main, en souffrant les mêmes souffrances et en goûtant les mêmes bonheurs.

L'idée d'une séparation infinie ne leur venait même pas.

II

Quand Henri eut vingt ans il quitta son oncle pour faire son droit à Paris. En larmes il embrassa Berthe une dernière fois, lui jurant qu'il l'aimait de toute sa force et que toujours il penserait à elle.

Henri était sincère, il aimait sa cousine de toute l'ardeur de ses vingt ans, de toutes les forces de son caractère généreux et de son âme prompte aux enthousiasmes.

Berthe était pour lui l'idéale femme. Si on eut dit à Henri qu'il allait l'oublier, si on lui eut dit qu'il en aurait aimé une autre qu'elle, il se serait révolté, car jusqu'ici il ne lui avait pas même été infidèle en pensée.

Dans les premiers temps de son séjour à Paris, il écrivait régulièrement à Berthe. En d'interminables lettres il lui disait ce qu'il souffrait loin d'elle, il lui faisait part de son travail, de ses projets, de ses rêves d'avenir.

Toujours Berthe lui répondait, lui donnant de bons conseils, l'exhortant de continuer à bien faire...

Les lettres d'Henri peu à peu devinrent moins fréquentes, puis elles se firent rares.

Berthe s'en alarma, avec cette secrète intuition que possèdent les femmes, surtout celles qui aiment, elle devina qu'Henri oubliait ses devoirs, devenait infidèle à ses serments.

Alors elle lui écrivit une de ces lettres provoquant les aveux, relevant les courages et le réconfortant pour de prochaines luttes victorieuses.

Henri lui répondit excusant son silence, le rejetant sur sa préparation à l'examen proche, et lui jurant que rien d'anormal ne se passait.

Henri revint passer les vacances au château de Fiercastel, il évita Berthe le plus possible. Il était gêné devant elle. Quand la jeune fille lui demandait ce qu'il avait, invariablement, il répondait, rien, et détournait la conversation. Il évitait de sortir seul avec Berthe. Pourtant encore, un reste d'amour lui tenait au cœur, et sa cousine restait pour lui la femme dans toute la conception de son être, celle qui toujours garde une parcelle d'amour.

Chaque homme en effet rencontre tôt ou tard dans sa vie, la femme, qui pour lui restera, la vraie, la seule, celle sur qui se modèleront tous ses rêves de femmes, et dont son esprit, dans les moments les plus fous de passion, dans ceux là spécialement, conservera l'indélébile nuage.

Pour Henri cette femme était Berthe, il l'aimait encore, et il craignait que son amour devenu subitement généreux en confessât ses folies. Certes il savait qu'il en aurait obtenu le pardon, mais il se plaisait dans son mal et il craignait de devoir s'amender.

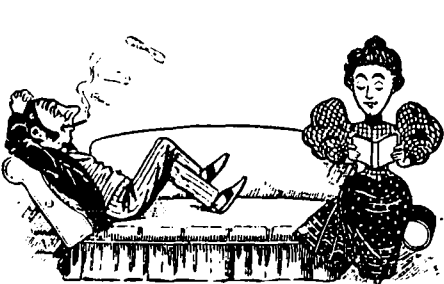
Henri avait fait des folies ; il avait mené la vie à Paris, cette idéale ville de toutes les jouissances, de tous les luxes, de tous les plaisirs. Là seul, livré à lui-même, sans surveillance, il s'était senti tout à coup enivré de liberté et de jouissance.

Lui qui était ignorant du mal, s'était senti entraîné par lui et son ignorance augmentait sa faiblesse.

Il avait goûté du plaisir, et maintenant il en voulait, il en voulait toujours. Son caractère s'était amolli et alors qu'une première victoire l'aurait pu maintenir dans le chemin droit, il avait dédaigné la lutte. Il allait à sa perte, il le savait, et ne faisait rien pour sortir de la voie dans laquelle se perdait son âme, et mourait de toutes les forces de son énergie. Berthe bientôt comprit. Elle devina l'abîme qui séparait d'elle, celui jadis tant aimé. Dans l'endeuilement de son cœur, elle souffrit, elle pleura, elle pria. La fin des vacances arriva, Henri retourna à Paris. Berthe lui écrivit de supplantes lettres pour le ramener dans le chemin du bien ; ses lettres demeurèrent sans réponse. Les efforts furent vains. Henri continua à profiter de ses vingt ans avec toute l'autorité que lui donnait son rang de beau garçon, son titre et sa fortune.

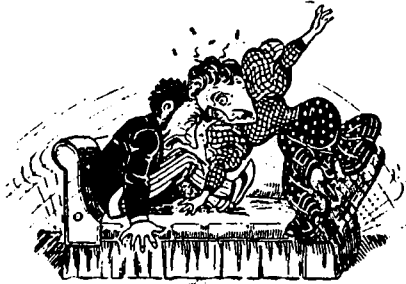
Un jour Berthe proposa à son père d'aller voir son cousin à Paris. Là elle pourrait de vive voix lui dire ce qu'elle pensait, elle croyait que sa douleur allait toucher le cœur d'Henri, et que forte de ses larmes, elle trouverait un écho dans le cœur de celui qu'elle aimait tant encore.

LE SOFA PATENTÉ (CONTE DE LA VIE RÉELLE) — Suite



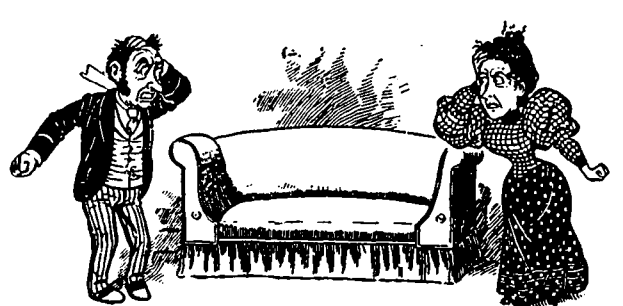
IV

— Tu sais, au commencement, ça joue peut-être un peu trop aisément. Tiens, voilà une autre combinaison, je me couche à un des bouts et toi tu t'assieds et me fais la lecture. Est-ce assez réussi...



V

...Plun... pif... boum...



VI

— Que le diable emporte cette saleté là et celui qui l'a faite. Je ne veux pas que ça reste un instant de plus dans ma maison ! Envoie de suite chercher un charretier pour qu'on le porte à l'encan.